

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Bien que nous n'aimions guère que la mode arbore dans ses fantaisies des emblèmes politiques, nous allons détailler le délicieux éventail vendéen que madame la duchesse de L. portait à l'Opéra le soir de la deux centième d'Hamlet, soirée qui fut une ovation pour madame Devriès-Ophélie. Cet éventail, que j'ai tenu quelques instants dans les mains, est ravissant et faisait grande figure dans celles de la duchesse. La monture est simple; une fine nacre irisée supportant une feuille en satin blanc encadrée, dans le haut, d'une bande de satin bleu semée de fleurs de lis or; au milieu en lettres d'or : « Ralliez-vous à mon panache blanc », et dans le bas, d'un côté, « Montjoie Saint-Denis ». De l'autre, « Saint Louis, Henri IV ». Nous n'avons à faire aucun commentaire sur cet éventail, notre rôle se bornant à signaler les créations que la mode met en relief, lorsque ces créations sont élégantes et dignes de nos lectrices ou qu'elles ont un intérêt de curiosité; c'est à ce dernier titre que nous mentionnons l'éventail vendéen.

Mais à quel titre allons-nous vous parler d'une fantaisie que nous avons vu porter par deux jeunes sœurs, toutes gracieuses et charmantes, et blondes et roses et



Robe de bal en satin gris argent et dentelle espagnole.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

jolies! Elles avaient tout pour attirer : à quoi donc attribuer l'espèce de mouvement de répulsion qu'elles inspiraient; et que nous eûmes nous-même à la vue d'une énorme araignée, posée de côté à l'encolure de la robe. L'imitation était parfaite; un métal gris rendait bien la couleur de ce répugnant animal, dont les longues pattes étendues semblaient se mouvoir et grimper vers le cou. N'est-ce pas surprenant que des jeunes filles choisissent de semblables fantaisies de préférence aux fleurs, leur poétique emblème? Leur toilette d'ailleurs était d'une simplicité charmante, en cachemire bronze. Une jupe plissée avec deux bouillons zouave et une redingote très cambrée fermée tout le long par des boutons en métal oxydé. Le col, la poche et le parement de la manche en velours grenat foncé. — Chapeau bronze, forme périssoire, avec un chou de ruban grenat de côté. N'eût été

Un monstre.....

Monstre femelle aux bras longs et livides,
Au ventre énorme, au noir corset,
Dame araignée.....

il n'y aurait eu qu'une voix pour louer leur tenue et leur toilette.

On diminue de plus en plus la basque de la petite jaquette ou pince-taille; attendons avril, et il n'en restera plus. On applique à son contour un galon fourni en chenille dont les bouts tombants, enserrés dans une olive en soie, se mêlent les uns aux autres; la manche Valois et le col montant, caché sous un galon qui descend devant. Cette jaquette se fait en damas, en brocart, en broché, mais elle nous semble plus gentille en velours uni ou en gaze et velours, ou en drap: elle est bien trop mignonne dans ses proportions pour pouvoir supporter les fleurs et les dessins brochés ou en relief.

Le mantelet est décidément adopté de préférence aux autres formes, mais avec des modifications; on le drape dans le bras et à la couture du dos et on le garnit d'une haute dentelle de Chantilly ou d'une guipure, qui elle-même se relève par des plis. Il est donc enfin possible d'utiliser les hautes dentelles qui dorment depuis si longtemps dans leur carton. On les met — la guipure surtout — en volant sur le tablier d'un costume noir, en la soutenant d'un autre volant en satin dépassé par un frisottant plissé; c'est une jolie toilette de visite ou de promenade.

Le Chantilly convient plutôt pour la toilette de dîner; on le pose sur un transparent de couleur d'un ton éteint à la mode. Il fait bien sur ce rose faux nommé *fraise écrasée* et sur ces autres tons indéfinissables qui tirent sur le garance, la brique, la terre cuite: l'effet en est doux, la couleur étant tamisée par les réseaux et les dessins de la dentelle; nous n'engageons pas à la mettre sur les tons clairs; c'est moins comme il faut. Cependant la capote en fond de dentelle de Chantilly sur un transparent plus vif est bien coquette et charmante. Madame Boucherie la chiffonne sur du satin cerise, bleu, mauve, et il n'y a qu'à louer son idée; tulle et satin se coulisent ensemble pour former un bavolet et le bord de la passe, puis un joli fouillis de tulle et de dentelle plissés complète, avec un chou de ruban ou une fleur, une coiffure seyante et gracieuse: c'est un rien qui exige, pour être chiffonné avec grâce, une grande adresse de doigts et un goût exquis.

On porte toujours sur les robes montantes des fichus de gaze, de dentelle ou de tulle qui, le plus souvent, dessinent un plastron bouillonné, diminué à la taille par des rangs de fronces, et terminé par deux pans flottants; quelquefois les pattes du corsage se boutonnent dessus. Ces sortes de fichus se cousent à un col montant en velours, duquel sort une petite dentelle plissée. Nous avons vu un joli plastron en tulle parisien légèrement crémé dont les deux bouillons tombants dessinaient une double chemisette russe, aussi vaporeuse que douce au visage; le premier bouillon est en-

cadré d'une dentelle légèrement badinée qui court en spirale, et qui se perd sous le second. Il y a de ces fichus montants destinés au corsage ouvert, ils s'ornent de bouquets-jardinières irrégulièrement posés.

On va beaucoup danser pendant le mois d'avril; on nous parle de *matinées dansantes*, où les lustres et les lumières feront pâlir le soleil; le charmant hôtel où ces fêtes auront lieu est pourvu d'une serre ou salon d'été donnant sur le jardin. Pour faire opposition à l'éclairage à *giorno* des salons, cette serre, avec ses plantes tropicales, ses palmiers, ses orchidées, ne sera pas éclairée, le jour seulement sera atténué par des stores qui permettront à la vue d'embrasser le jardin. La première matinée doit avoir lieu samedi prochain. Les jeunes femmes rêvent à leur toilette, quelques-unes vont arborer le costume blanc en gaze ou crêpe de Chine ou voile; elles disent, avec raison, que les fins lainages mêlés de dentelle et de taffetas seront plus en rapport avec ce genre de fête que les brocards et les lourdes étoffes. Elles disent encore qu'elles se couvriront de fleurs naturelles: ce sera leur grand luxe; ces fleurs seront disposées en cordon passant à la taille et relevant des paniers, en guirlande suivant le bord des draperies, en épaulette passant sous le bras et se rattachant au creux de l'épaule; enfin on imaginera une garniture dans laquelle entrera toute la moisson d'un parterre; cela vaut mieux qu'une garniture d'araignées. Je gagerais presque que si les jeunes filles dont j'ai parlé sont invitées à une de ces matinées, elles capitonneront leur vaporeuse robe de tulle blanc, celle-ci d'araignées, celle-là de hannetons. CORALIE L.

PORTE-JUPE MARCERON

Maison Leseur, 23, avenue Auber, et chez tous les grands merciers.

Quel service nous rend le porte-jupe Marceron! Il faut encore, malgré leur longueur modérée, que nos jupes soient un peu relevées pour être complètement isolées du sol et garanties de la boue. De toutes les inventions parues, aucune n'atteint mieux ce but que le relève-jupe Marceron. Au côté pratique heureusement trouvé par l'inventeur, s'ajoute une intention de coquetterie; car bien disséminés dans le drapé du costume, les anneaux qui servent au relevé peuvent aussi produire des plis gracieux qui sont loin de nuire à l'ensemble du costume. Les anneaux se passent dans un porte-mousqueton suspendu à une fine gourmette, gourmette qui s'attache au moyen d'un second mousqueton, dans un anneau cousu de côté. Sa dimension est mignonne, c'est presque un bijou fait en nickel bronzé, doré, argenté, noir ou mordoré; il s'assortit au costume et peut se mettre dans le porte-monnaie, car il est facile à manier.

* EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 109 et 111)

Robe de bal en satin gris argent et dentelle espagnole. — Jupe en taffetas, garnie d'un plissé et d'un bouillonné en satin, celui-ci ombragé d'un volant de dentelle; au-dessus un second plissé et cinq volants de dentelle, le tout arrêté sous le côté de la longue traîne carrée; cette traîne se relève sur le côté par deux plis remontants étagés, et tout le long court un cordon de fleurs multicolores. Le pouf est modéré. Corsage à pointe, le bord se détache sur deux rangs de dentelle qui se perdent sous un nœud piqué, derrière, sur la pointe du corsage. Une draperie au grand dé-

colleté et une dentelle. Bouquet de fleurs au creux de l'épaule.

Costume en satin noir, ornements en velours ciselé. — Jupe en taffetas, le tablier couvert par deux bouillonnés tombants, dits *zouaves* avec tête bouillonnée, cernée par deux rangs de fronces, le bord inférieur du bouillon-tablier fait volant. Derrière, les lés sont disposés en tunique pounfonnée. Corsage à basque ronde, garni d'un ornement en velours ciselé. Col montant et parement en velours ciselé à la manche ronde.



Fabronius imp. Paris

P. D. Goussier

4409

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Armand, 2.

Coiffures de M^{lle} VIDAL, 104, r. Richelieu. - Eventails de la M^{me} KÉES, 28, r. du 4 Septembre.
Corsets & Lingerie de M^{me} GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra. - Parfums de la M^{me} GUERLAIN, 15, r. de la Paix.



4409^{es}

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot, 2.
 Modes de M^{me} Melanie PERCHERON r. Vivienne, 30. r. de la Paix, 24. F. S. Honoré, 52.
 Corsets & Tournures de M^{me} Emma GUELLE Avenue de l'Opéra 11.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4409

COSTUMES DE DÎNER

Robe en velours bleu et velours ciselé sur fond ottoman bleu pâle. — Traine carrée en velours ciselé, bordée d'un plissé en velours; elle est montée à un tablier de taffetas, garni de quatre plissés découpés en dents de scie, et dont deux sont séparés par une draperie en velours ciselé; à chaque pointe se trouve un pompon en soie traversé de fils d'argent dépassant. Sur le côté, des pans plissés ornés de pompons. Le corsage, en velours ciselé, a un plastron en velours qui fait chemisette bouffante dans le bas et tête au dernier plissé du tablier; les côtés du devant se drapent sur le pouf et, de la pointe, tombe un ornement terminé par des pompons. Manche arrêtée au coude avec

dentelle engageante. — Bas de soie bleu pâle et souliers en velours bleu. — Gants de chevreau.

Costume en satin et velours ciselé noir. — Jupe en taffetas, garnie d'un plissé en satin et, au-dessus, d'un bouillonné posé en cintre. Une draperie en velours, relevée d'une dentelle de Chantilly sur laquelle jouent des pendrilles en jais, est gracieusement relevée; elle se mêle au pouf qui est fait de satin et de dentelle. Le corsage en velours est à longue pointe avec un plastron; chemisette en dentelle, égayée de pendrilles et traversée de nœuds en ruban de satin. A la pointe du corsage, la dentelle est plissée et les pans remontent, de côté, se fixer sur la basque. Une dentelle à la manche arrêtée au coude. — Bas de soie rouges. — Souliers en satin noir. — Gants de Suède gris argent.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4409 bis.

CHAPEAUX DE DEMI-SAISON

Capote en dentelle blanche. — Plusieurs rangs plissés forment la capote, et le bord de la passe, en velours mousse, accuse une légère pointe; sur ce bord un cordon de violettes en peluche et sur le côté une touffe de mimosas. Petit bavolet et brides en velours mousse.

Capote bonne femme. — Le fond mou en velours grenat, et la passe ruchée en dentelle crème, un nœud en satin devant, des mentonnières en étroit ruban de satin, nouées de côté. Un superbe ara posé de côté.

Chapeau en paille myrte à bord dentelé, doublé de velours myrte et d'une guipure



985

de chenille. — Autour de la calotte un haut bracelet en velours et, de côté, une touffe de plumes fraise écrasée.

Capote en chantilly. — Fond mou et plissé, et passe faite de trois plissés de dentelle; deux rangs de fronces marquent le bavolet. Les brides en ruban de velours sont la continuation de celui qui arrête le troisième plissé de la passe. Sur le côté, pouf de plumes et aigrette blé.

Capote en tulle et dentelle or. — Forme gondolée. Le fond en tulle noir quadrillé et la passe en dentelle or, bordée d'une dentelle noire. Une cocarde de velours noir sous la passe périssière; des mentonnières en velours, et deux belles plumes couleur canaque.

Costume en satin noir, ornements en velours ciselé, de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

PENSÉES

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.

La patience est l'art d'espérer.

La clarté orne les pensées profondes.

La gaieté est la mère des saillies.

CHRONIQUE

Le 18 mars 1883. — Le moins heureux des trois.
Criquelette et la Comtesse Sarah.



LES Parisiens se souviendront longtemps de l'aspect de la capitale pendant les jours qui ont précédé le fameux 18 mars 1883. Je n'étais pas là, — ni vous non plus — pour voir ce qui se passait en 1940, alors que tout le monde attendait la fin du monde annoncée par le *Figaro* d'alors d'une façon indubitable. Mais cela devait ressembler, en plus grand, à la panique du commencement de cette quinzaine. Dans les deux cas, d'ailleurs, on en a été quitte pour la peur.

Ah! ce n'est pas le moment de plaisanter et, sans tomber dans les exagérations voulues des journaux qui écrivent l'histoire à leur point de vue, il faut bien reconnaître que ce pauvre Paris s'en va tout doucement, comme un malade miné par une fièvre épuisante. Cette fièvre se nomme : LA PEUR, un mot bien peu français, cependant.

Que craignons-nous? nous ne pourrions le dire au juste. Nous savons seulement que cent mille ouvriers manquent de travail; que, faute de travail, ils vont manquer de pain, et que, dans ce siècle sans Dieu, la faim conduit au pétrole et à la dynamite, aussi sûrement que les amours trahies conduisent au vitriol. Décidément la chimie... pratique joue un rôle trop prépondérant dans notre existence sociale, et, pour intrépide que l'on soit, on n'a guère le courage de tourner en ridicule la poltronnerie du prochain, quand on songe qu'une cartouche de dynamite, grosse comme un flacon d'odeur, peut abattre la muraille derrière laquelle on dort.

Tout est là, en résumé. Les pauvres meurent de faim et les riches meurent de frayeur. Et, péril immense! plus on tremblera ici, moins on mangera là-bas, et réciproquement. Voilà, dans toute sa simplicité, un cercle vicieux étrangement terrible auquel toutes les disputes des journaux n'ouvriront pas d'issue. Peu m'importent les articles de Pierre ou de Paul. Ce qui me touche, parce que je l'ai vu, c'est qu'on trouve la solitude dans ces grands magasins où l'on était écrasé par la foule il y a un mois. C'est que les hôtels sont vides; que les appartements meublés retenus pour la saison se décommandent par centaines; que les Russes qui terminent leur hivernage à Nice regagnent leur pays par Trieste, au lieu de passer par ici. C'est que mon ébéniste a renvoyé ses ouvriers; que ma couturière a mis sur le pavé une dizaine de jeunes filles; que mon marchand de comestibles m'offre au rabais ses poires qui pourrissent. C'est que je vois les soupiraux bouchés partout, l'Élysée gardé

comme une citadelle, les sergents de ville sortant de dessous les pavés, ce dont je suis loin de me plaindre, d'ailleurs. C'est que les officiers, consignés, ne peuvent ni aller dans le monde ou au théâtre, ni y conduire leurs femmes et leurs filles.

Et voilà le portrait fidèle de Paris, le 18 mars 1883.

Les commerçants se plaignent; ils remplissent les journaux de leurs gémissements; ils réunissent des comités, ils envoient des députations à l'Élysée. Dans l'autre camp (puisque, malheureusement, ces deux camps sont en guerre au lieu de ne former qu'un seul groupe), les ouvriers se mettent en grève, organisent des manifestations, des syndicats, des caisses de résistance; ils ont, eux aussi, leurs journaux où ils impriment qu'ils ne gagnent pas leur vie, ce qui veut dire que certain d'entre eux ne gagnent pas encore dix ou douze francs par jour.

Et, entre ces deux armées toujours prêtes à en venir aux coups, entre ces patrons qui enflent leurs factures et ces ouvriers qui chargent, dit-on, leurs bombes, nous sommes, nous autres « bourgeois », dans la position des lièvres qui arpentent les sillons entre deux régiments marchant l'un contre l'autre. En dehors de toutes les polémiques de la Presse et de la Tribune, que le patron ait les dents trop longues, ou l'ouvrier le gosier trop sec, c'est nous qui sommes dévorés. Tout le monde nous vole, il faut dire le mot, depuis le pâtissier, qui nous fait, maintenant, payer quatre sous le gâteau qui vaut cinq centimes, jusqu'au bottier qui nous demande soixante francs pour une paire de bottines, sous prétexte qu'elles sont « anglaises ». Qu'une fuite de gaz se déclare, qu'un rideau se dérange, le tapissier et le gazier nous envoient une facture d'une page et d'un louis. Nous hésitons à commander un crochet à un serrurier, un porte-manteau à un ébéniste. Un carreau cassé est un désastre; une cheminée qui fume, un malheur auquel nous n'osons porter remède.

Et, si nous nous plaignons, c'est toujours la même réponse :

« On ne peut plus trouver d'ouvriers. »

Réponse d'autant plus étrange, qu'on propose en même temps à la Chambre de voter deux millions pour donner du pain aux cent mille ouvriers Parisiens qui sont sur le pavé.

A quand le projet de loi en faveur des propriétaires qui ne peuvent pas joindre les deux bouts?

Propriétaire! jadis encore ce mot brillait entouré d'une sorte d'auréole. Il excitait l'envie, et bien des gens croyaient avoir trouvé le plus enviable des titres de noblesse quand ils écrivaient sur une enveloppe :

Monsieur Un Tel, PROPRIÉTAIRE.

L'art de l'escrime, disait Molière, est l'art de toujours donner et de ne jamais recevoir. Cette définition ne s'applique pas moins aux propriétaires de la fin du XIX^e siècle, et comme le dit spirituellement une chanson dont l'auteur est fort de mes amis :

C'est pour ça qu'au dessert
On vous offre, à présent,
Les quat' propriétair'
Au lieu des quat' mendiants.

La rime n'est pas riche, mais, franchement, ce n'était pas le cas.

La publication simultanée des deux romans de MM. Ludovic Halévy et Georges Ohnet a été un véritable événement et une distraction de cette triste quinzaine. Par un rapprochement piquant, l'auteur de *l'Abbé Constantin* et l'auteur du *Maitre de forges*, ces deux grands succès de l'an dernier, se présentaient ensemble devant le public, chacun d'eux ayant à lutter, non seulement contre l'autre, mais, bataille plus rude encore ! contre le souvenir de son triomphe récent. Il ne semble pas, d'ailleurs, qu'ils soient fort effrayés de l'issue du combat, puisque chacun de ces deux livres a été tiré du premier coup à cinquante mille exemplaires.

Criquette ressemble à son frère *l'Abbé* par la simplicité de la mise en scène, et par une sobriété de descriptions bien frappante à notre époque où les romanciers se piquent d'être des peintres et se préoccupent assez peu d'être des conteurs. Mais la ressemblance s'arrête à cet air de famille, fort agréable à mon avis. *Criquette* est une pauvre faubourienne de Paris que le hasard a jetée, à dix ans, sur les planches d'un grand théâtre où elle attire la foule par sa gentillesse. Restée seule au monde, adoptée par une femme de chambre enrichie, mélange difficile à débrouiller de saint Vincent de Paul et d'intrigante, elle passe des coulisses au pensionnat d'un couvent, d'où elle sort charmante, instruite, bien élevée. Après une courte hésitation entre la vie religieuse du noviciat et la vie bourgeoise d'un mariage de province, elle retombe au théâtre où elle retrouve un petit camarade d'enfance devenu comédien de second ordre, avec tous les défauts et qualités de l'emploi. Ils s'aiment, naturellement, et, plus naturellement encore, ils ne s'épousent pas. Les années passent ; Pascal rencontre une cabotine qui lui fait oublier *Criquette* ; *Criquette* rencontre un homme de valeur qu'elle aime sans vouloir oublier Pascal. Enfin, après avoir couru intrépidement les champs de bataille de 1870, elle meurt, heureuse d'échapper à ce supplice d'aimer deux hommes.

Ce qui fera, selon moi, préférer *l'Abbé Constantin* à *Criquette*, c'est qu'ici la vérité est moins saisissante et le dénouement moins heureux. Tout est faux au théâtre, et nous ne croyons pas volontiers à la vertu, même relative, des femmes qui en font leur carrière. Je ne dis pas que nous ayons raison, mais c'est comme cela, et ce ne sont pas les ouvrages précédents de M. Halévy qui contribueront à effacer ce préjugé, si c'en est un. Et puis ces amours doubles se disputant un cœur sont des exceptions, heureusement ! Or ce qui fit le succès immense de *l'Abbé Constantin* c'est que ses personnages étaient d'une vérité charmante, que nous les avions tous connus, et que nous avons été heureux de leur bonheur si bien mérité.

La comtesse Sarah a commencé beaucoup plus mal encore que *Criquette*, puisqu'elle est une bohémienne recueillie à quatre ans par une richissime lady dont elle hérite. Je crois que j'aimais mieux le *Maitre de forges*, où l'on ne rencontrait pas les impossibilités qui frappent dans *Sarah*. Dans l'un et dans l'autre, M. Ohnet commet parfois, en faisant agir et parler les gens du grand monde, des fautes un peu lourdes ; pas plus lourdes, cependant, que la distraction dont il fait preuve en peignant des couleurs les plus chatoyantes les vitraux de la Madeleine avec leurs saints aux nimbes d'or.

Oh ! monsieur Ohnet, voilà qui n'est pas heureux. Décrire les vitraux de la seule église de Paris qui n'ait pas de fenêtres ! Voilà qui prouve combien il est dangereux de parler des choses que l'on ne connaît pas. Mais si un écrivain est excusable de ne pas connaître le monde, il l'est moins de ne pas connaître le salon du bon Dieu, dont les portes sont ouvertes à qui veut les franchir.

Si je compare Sarah à *Criquette*, je dirai qu'à mon humble avis M. Halévy a plus de talent réel, mais que M. Ohnet sera plus lu, parce qu'il écrit davantage dans le goût du public, amoureux du fouillis, des situations passionnées *en dehors* et des aventures scabreuses.

Enfin, pour aller au-devant d'une question que plusieurs lectrices adressent peut-être à leur vieille chroniqueuse, tout le monde peut lire *Criquette*, mais, pour la *Comtesse Sarah*, la chose demande infiniment plus de réserve.

Étrange époque que la nôtre ! Il n'est pas d'ouvrier si affamé qui ne lise son journal, et quel journal ! pas de petite bourgeoise si gênée qui n'achète son roman, et quel roman !

Les imprimeurs, du moins, ne doivent pas se plaindre.

CONSTANCE.

CHARADE

A vos pieds mon premier cause gêne et souffrance,
— Ou bien, à votre oreille offre une jouissance.
— Mon dernier, médité par un méchant gamin,
— Sert d'asile à Médor, — de trône à quelque saint ;
— Et mon entier enfin communément couronne
Un meuble, un monument, le fût d'une colonne.

N° 1. *Fichu en dentelle pour corsage ouvert.*

Un grand col en dentelle est monté sur un fichu de gaze froncé et ouvert à l'encolure; ce fichu a le bord extérieur rehaussé d'une dentelle, les deux pans se croisent sous une épingle.

N° 2. *Col en dentelle genre Louis XIII.*

Sur un grand col carré et ouvert, est appliqué un plus petit col ayant la même forme. Devant, une dentelle plate, terminée par un plissé, fait plastron à partir du bas de l'échancrure; là, se monte en cintre un chiffonné de ruban, duquel s'échappent de longues coques en ruban. Ces coques se retrouvent plus bas au-dessus du plissé.

N° 3. *Cravate en gaze et dentelle.*

Une bande de gaze est plissée dans la longueur, en plis-lingerie; elle se borde, d'un côté et dans le bas, d'une haute dentelle froncée; en la piquant à l'encolure, on ramène l'un des bouts en forme de coque.

N° 4. *Grand col-pèlerine pour fillette.*

Le col en batiste est tout bouillonné avec une dentelle au bord. La manchette est assortie au col.

N° 5. *Costume en*



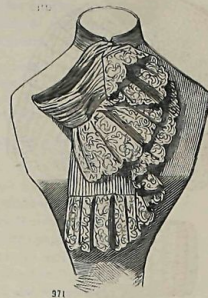
N. 1. Fichu en dentelle.
De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.



N. 5. Costume en drap amazone myrte et poul de soie.
De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

drap amazone myrte et poul de soie.

Jupe en taffetas, garnie d'un plissé en poul de soie et d'un volant à peine badiné, en drap soutaché d'un riche dessin. Au-dessus, le tablier est couvert par deux grands bouillonnés en poul de soie séparés par des fronces qui forment une courbe; derrière, tunique faite d'une suite de longues et larges co-



N. 3. Cravate en gaze et dentelle.



N. 6. Costume de dîner en surah et ottoman gris ardoise.
Modèles des magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

ques en poul de soie. Corsage en drap amazone à basque découpée en créneaux; plastron soutaché, boutonné de chaque côté; parement soutaché à la manche ronde.



N. 4. Col-pèlerine pour fillette.



N. 7. Costume de soirée en surah loutre et gaze brochée.

vant, des mêmes motifs en chenille, avec un col montant, une manche arrêtée au coude et ornée de motifs perlés. Colletterie et sous-manche en dentelle.

N° 6. *Costume de dîner en swra et ottoman.*

Jupe en taffetas, couverte d'une seconde jupe faite alternativement de quilles plissées en swra et de quilles en ottoman, celles-ci piquées de motifs en chenille perlés. Une tunique Louis XV s'ouvre en formant de très petits paniers drapés dans un pouf à coques et à pans. Le corsage est à pointe, décoré de



N. 2. Col en dentelle genre Louis XIII.
De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.



N. 8. Costume en cachemire de l'Inde prune.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

N° 7. *Costume de soirée en swra loutre et gaze brochée.*

Jupe en taffetas, garnie d'un plissé surmonté d'un bouillonné, les deux en swra; au-dessus, un très grand bouillonné tombant et un volant dentelé en gaze, une tunique en gaze drapée de côté, complète l'ornementation de la jupe. Cette tunique se relève par un bouquet de roses et le côté droit, pincé sous le côté gauche, tombe en pan chiffonné. Le pouf est assez volumineux. Corsage à basque fuyante à partir de la taille; elle se relève de trois plis fixés sous un nœud, qui semble faire partie du pouf. Une dentelle appliquée au contour remonte sur chaque devant; une autre au grand décolleté carré. Manche arrêtée au-dessus du coude et ornée de dentelle.

N° 8. *Costume en cachemire de l'Inde prune orné de passementerie en chenille.*

Jupe en taffetas, garnie d'un plissé en cachemire et au-dessus d'un plissé très large, appliqué d'une légère passementerie. Une draperie en cachemire recouvre la partie de la jupe dégagée par la tunique. Celle-ci forme deux pointes inégales, dont l'une descend au bord du tablier, et l'autre au tiers, derrière, un relevé chiffonné et un pouf. Au contour une passementerie en chenille. Corsage-veste, fermé de côté, avec le col-hale et le parement de la manche couverts d'une passementerie.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



PRÈS avoir jeté un regard curieux sur le visage de la nouvelle arrivée, Yves s'inclina et traversa l'allée. Elle n'était pas jolie, mais extrêmement agréable avec son teint éclatant, ses cheveux d'un blond doré, s'échappant en petites boucles, et ses grands yeux à la fois gais et confiants. Il n'était pas jusqu'aux défauts de ses traits qui n'eussent leur côté quasi agréable : les légères taches de rousseur qui parsemaient la blancheur de sa peau lui donnaient quelque chose de piquant, et si ses yeux, très beaux, très spirituels et très candides, avaient dans le regard une sorte de croisement à peine sensible, il semblait que ce fût chez elle un agrément de plus.

Le salon avait subi une transformation, et il offrit à Yves ce matin-là, un aspect tout nouveau. L'harmonium était débarrassé de l'enveloppe de serge verte qui l'avait recouvert ces derniers temps ; dans le vide béant de l'immense cheminée, il y avait une masse de feuillage agréablement nuancé, et un bouquet de roses et de lis s'épanouissait au milieu de la table. Enfin, un grand panier monté sur un pied de bambou était placé, avec une chaise basse, dans l'embrasure d'une fenêtre, et sur le rebord de cette fenêtre, il y avait un mignon petit dé d'argent.

Yves prit le journal de l'abbé, posé sur la table, en ôta la bande et le déplia distraitement. Mais bien qu'il eût l'air, en se promenant dans la chambre, d'être très absorbé par la politique et les nouvelles du chef-lieu, cette promenade n'avait en réalité d'autre objet que d'apercevoir à travers l'allée, chaque fois qu'il passait devant la porte, la jeune fille dont les petites mains blanches pétrissaient une pâte dorée...

Le pas tranquille du recteur se fit entendre sur la route, et bientôt le loquet de la porte fut soulevé.

« Bonjour, Yves... Comment, Marie-Anne, tu laisses là M. de la Fresnaye ? Qu'est-ce que tu fais, mon enfant ? »

Et le regard de l'abbé allait de la cuisine au salon.

« Quoi que pétrisse mademoiselle Huel, j'ai bien envie d'en venir tantôt réclamer ma part, dit Yves en riant.

— C'est convenu... Et toi, ma fille, tu sauras que quand Yves vient dîner, on ne met rien de plus pour lui... Montes-tu, mon ami ?... »

Yves suivit l'abbé, non sans jeter un dernier coup d'œil sur la jeune fille entre les mains de laquelle la pâte informe s'amincissait maintenant en une feuille dorée de mine appétissante.

« Je croyais connaître ta sœur, Alain, dit le jeune homme, s'asseyant sur l'étroit lit de fer de l'abbé. Tu as bien une sœur aînée, n'est-ce pas, qui venait te voir au collège une ou deux fois l'an ? »

— Oui, ma sœur Louise, qui a épousé, depuis, un riche sardinier de Concarneau, et qui a servi de mère à la petite Marie-Anne jusqu'au moment où nous l'avons mise au couvent.

— Je m'attendais à voir ta sœur aînée ; je ne savais pas... Quand mademoiselle Huel est-elle arrivée ?

— Oh ! elle m'a fait une surprise, la chère petite ! Hier soir, elle est revenue dans la cariole du maire, alors que je ne l'attendais que la semaine prochaine... Elle m'aime bien, et je crois aussi, ajouta-t-il en souriant, que ma petite pensionnaire avait hâte de jouer à la maîtresse de maison... Tu vois qu'elle essaye ses talents de ménagère.

— Se plaira-t-elle à Portzbihan ?

— Oh ! oui, sans doute, elle est si gaie ! Mais je ne l'y garderai pas l'hiver ; ma sœur Louise la réclamera à son tour, et vraiment, ce sera bien ainsi ; dans le cas où le bon Dieu l'appellerait au mariage, elle trouverait plutôt un mari à Concarneau qu'à Portzbihan...

— Y a-t-il ici pour elle quelques ressources de société ? demanda Yves avec un intérêt qu'il dissimulait à peine.

— La famille de Kerpont doit arriver bientôt ; on dit que madame de Kerpont est une personne très aimable.

— Et les Fresnes ? Il me semble que ma cousine Clémentine sera heureuse de trouver tout près d'elle une si charmante compagne. »

Le recteur sourit.

« Ma sœur ne l'a encore vue qu'une fois, à l'église, dit-il ; mais elle lui a fait une peur terrible. Marie-Anne est si enfant et si timide !... »

Yves, sans trop savoir pourquoi, ne parla pas à l'abbé de la surprise qu'il avait éprouvée le matin à entendre chanter sa sœur.

Il revint à midi, pour dîner. La jeune fille était assise près de la fenêtre et cousait. Elle rougit encore, mais sourit en le voyant, et, quoiqu'elle manquât de faillir quand son frère lui demanda de servir le potage, elle se remit bientôt, et reprit assez d'assurance pour questionner Yves à propos des Fresnes et de la jeune châtelaine qui lui inspirait autant d'effroi que d'admiration.

« On a parlé déjà à Marie-Anne de ton mariage, Yves, dit l'abbé en souriant. Tu comprends bien que ton arrivée à Portzbihan et tes visites fréquentes aux Fresnes ont donné à penser aux bavardes du pays. »

Yves rencontra le regard curieux de Marie-Anne.

« Il n'existe aucun engagement entre ma cousine et moi, dit-il un peu froidement. Ce n'est pas en quinze

jours qu'on décide une affaire de cette importance, et si les gens du bourg continuent à bavarder ainsi, je ne laisserai pas mademoiselle de la Fresnaye en butte à leurs suppositions, j'irai faire mes réflexions ailleurs.

— Allons, ne te fâche pas, tout cela est dit sans malice, répliqua le recteur. On n'est pas méchant, à Portzbihan, et je suis sûr que chacun serait heureux de voir un maître aux Fresnes, toi, surtout, l'ami du recteur ! »

Yves laissa tomber ce sujet, qui, en ce moment, lui causait un extrême déplaisir, et se mit à questionner Marie-Anne sur ses années de pension et sur la manière dont elle comptait employer son temps au presbytère.

Une fois sa timidité vaincue, elle était naïve et confiante comme une enfant, et elle répondit volontiers au jeune homme. Elle regrettait son couvent, où elle avait été très heureuse, mais elle était sûre aussi d'être heureuse chez sa sœur, dont les enfants étaient gais et aimants, et surtout chez son frère, dont la maison rustique lui plaisait infiniment. Elle n'avait pas encore vécu à la campagne, quoique ses parents l'eussent habitée jadis, et elle sentait qu'elle l'aimerait beaucoup... D'ailleurs, la sœur d'un recteur ne chôme point d'occupations ! N'était-ce pas son rôle d'aider les sœurs à orner l'église et à entretenir le linge d'autel ? Elle avait vu à son couvent de si jolies décorations les jours de fête ! Rien que pour embellir le sanctuaire, elle s'prendrait de jardinage et cultiverait des fleurs... Puis, il y avait les pauvres... Elle était bonne marcheuse, et forte, Dieu merci ! Elle accompagnerait son frère chez les malades, apprendrait à les soigner, à les panser, même, quoique cela la fit frissonner de voir du sang... N'avait-elle pas failli s'évanouir le jour où son amie Marguerite se coupa si profondément, que sa robe en était tout empourprée !

« Enfin, dit Yves avec un sourire, il vous reste encore une ressource précieuse, une manière de passer le temps qui n'est pas seulement agréable pour vous, mais qui charme tous ceux qui vous écoutent... Ce matin même je vous ai entendue chanter... »

Il ne lui dit point que ce n'était pas la première fois... Elle était si jeune, si candide, si modeste, elle rougissait si vite et se troublait pour si peu, qu'il craignit de l'effaroucher.

Elle parut confuse.

« Allons, ne sois pas si timide, Marie-Anne, dit l'abbé avec simplicité. La vraie humilité ne consiste pas à ignorer les dons que nous avons reçus, mais à en rendre hommage à Celui qui les dispense. Tu as une belle voix, mon enfant, et jusqu'ici, je suis bien aise de le penser, tu ne l'as employée qu'à chanter les louanges du bon Dieu. Tu nous chanteras un cantique après le dîner, moi aussi, j'aime à t'entendre, et mon âme prie en t'écoutant... »

Marie-Anne avait à peine prêté l'oreille à ces dernières paroles ; la porte venait de s'ouvrir, et le petit domestique boiteux apportait, non sans respect, une tarte immense, remplie de fraises.

Les yeux inquiets de la jeune maîtresse de maison semblaient vouloir percer la croûte dorée... Était-elle réussie, cette première tentative culinaire ? Cette apparence appétissante n'était-elle point trompeuse, et ne déguisait-elle pas une pâte lourde et indigeste ?

« Miséricorde ! dit l'abbé, quand on posa la tarte sur la table, ce gâteau serait suffisant pour une douzaine de convives ! »

Cette réflexion déconcerta la jeune fille, et la rougisseur qui venait si vite à ses joues envahit de nouveau son visage.

« Ce n'est pas un reproche, au moins, ajouta le bon abbé en riant. Si elle est bonne, Yves ne se plaindra pas qu'elle soit grande... »

— Une autre fois, je prendrai mieux mes mesures, dit Marie-Anne qui, ayant plongé le couteau dans les flancs de la tarte, se rassérénait en constatant qu'elle était cuite à point ; mais aujourd'hui, Alain, il ne manquera pas d'enfants autour du presbytère, pour goûter avec empressement à ma pâtisserie. »

Rien n'était plus ravissant que le petit air modeste avec lequel elle reçut les compliments d'Yves et de son frère, et l'air entendu avec lequel elle goûta, à petites bouchées, son œuvre culinaire, déclarant qu'il y manquait un atome de sucre, mais que sa prochaine tarte serait absolument parfaite.

Elle fit elle-même le café dans une petite machine qu'elle avait apportée de Quimper, puis, sur les instances d'Yves, elle s'assit devant l'harmonium.

Elle chanta sans musique, de sorte qu'Yves put voir son visage. D'abord, sa voix tremblait ; mais elle était trop profondément artiste pour ne pas oublier bien vite qu'on l'écoutait et qu'on pouvait la juger... Le rythme du cantique, doux et contenu, avait quelque chose de suppliant et de mélancolique. Une expression de recueillement parut sur le visage du recteur ; pour cette âme pieuse et simple, l'art était une des formes de la prière. Yves sentait ses yeux se mouiller de larmes ; ces accents allaient à son cœur, et, vraiment, le sentiment profond qui animait la jeune fille était d'autant plus frappant qu'il s'alliait à une grande jeunesse, à quelque chose de naïf, de touchant et de presque enfantin.

Il n'osa pas rester trop longtemps au presbytère, et, prenant sa ligne, il alla errer au bord d'un des filets d'eau vive qui se jetaient dans le Griziennou. Mais les truites purent, ce jour-là, s'ébattre sans avoir à redouter l'hameçon.

Après une promenade sans but, Yves continua à flâner dans le bourg, se rapprochant de temps à autre du presbytère pour écouter si l'orgue résonnait dans le salon.

Vers six heures Marie-Anne sortit, traversa le cimetière et disparut sous le porche de l'église. Elle portait la même robe claire que le matin, et avait posé sur ses cheveux un très simple chapeau de paille. Sa démarche était gracieuse, légère, un peu timide et presque effarouchée. Yves n'osa pas l'arrêter, mais il arpenta le chemin, et finit par s'asseoir, un livre à la main, sur le muret du cimetière, pour avoir le plaisir de la saluer très respectueusement à son retour et de voir un instant, en échange, s'arrêter sur lui les grands yeux candides de la jeune fille.

XII

A Paris, Yves aurait peut-être vu cent fois Marie-Anne sans la distinguer des autres jeunes filles ; s'il

l'eût rencontrée dans un salon, peut-être lui aurait-elle semblé timide à l'excès et insignifiante.

Mais il est des périodes où nos dispositions se modifient et subissent l'influence du milieu qui nous entoure. Yves était dans l'un de ces moments. Éloigné du centre ordinaire de sa vie et de ses relations, se trouvant dans une solitude, et, de plus, en proie à de vives préoccupations d'avenir, le moindre incident devait avoir son contre-coup sur son esprit, de même que chaque figure nouvelle qui s'offrait à lui devait prendre à ses yeux un relief tout particulier.

Clémentine de la Fresnaye avait été pour lui, ces temps derniers, un sujet d'études et d'observations d'autant plus palpitantes qu'il songeait à demander sa main. Elle l'avait surpris, intéressé, il ressentait pour elle une admiration sincère ; mais son impression était hésitante, car elle différait absolument, — trop absolument — du type féminin qu'il avait rêvé. Or ce qui manquait à Clémentine semblait tout à coup s'incarner pour lui chez la sœur de son ami.

Toute la soirée il se retraça — comme en songe, un tableau agréable, — la petite scène du matin, ayant pour cadre la cuisine du presbytère et pour personnage la jeune fille affublée d'un énorme tablier. Cette scène lui aurait probablement paru vulgaire si l'admirable chant entendu quelques minutes auparavant ne lui eût pour ainsi dire servi d'opposition, et si le souvenir un peu romanesque de la cantatrice qui l'avait ému sans qu'il sût son nom n'eût prêté à la jeune maîtresse de maison une sorte de prestige ou d'auréole poétique.

Il se disait, non sans enthousiasme, que c'était bien là le type de la femme passant sans effort des sphères les plus idéales aux détails les plus humbles, mais assez imprégné de charme et de poésie pour relever même les labeurs du ménage. Il avait regretté, la veille, de ne point voir le doigt mince de Clémentine coiffé du modeste dé à coudre, et ce regret lui revint, plus accentué, en songeant au petit doigt de Marie-Anne marqué de légères piqûres d'aiguille.

« Ma mère n'est jamais inactive, pensait-il. Elle fait du crochet, de la tapisserie, j'ai un porte-cigares brodé par elle... Si j'ai jamais des filles, je voudrais que leur mère pût leur apprendre à coudre... La femme forte de l'Écriture, qui possédait la richesse, puisque le lin et la pourpre servaient à la vêtir, ne craignait pas de manier le fuseau et de mettre la main à des ouvrages rudes... »

Il n'alla pas aux Fresnes le lendemain ni le jour suivant. Il songeait toujours à épouser Clémentine, mais il sentait plus vivement que jamais des scrupules de délicatesse.

« Est-elle bien la femme qu'il me faut ? se demandait-il, songeur. N'est-ce pas sa situation qui me sourit et m'attire ? »

Naturellement, il ne se disait pas que l'image de la nouvelle venue rejetait dans l'ombre celle de sa cousine. Il n'avait pas l'idée qu'il pût jamais éprouver pour Marie-Anne un autre sentiment qu'un intérêt amical. La pensée de devenir un jour amoureux d'elle n'effleurait pas même son esprit. Mille impossibilités se seraient dressées entre lui et une pareille union ; elle n'avait ni nom ni fortune, et n'aurait pu convenir pour bru à madame de la Fresnaye. Mais il l'admirait

franchement et la regardait déjà comme un type jeune, aimable et accompli, dont il regrettait que Clémentine ne retraçât pas les qualités toutes féminines.

Il faut bien le dire, si les hommes prônent et même admirent sincèrement chez les femmes des qualités viriles et une énergie à toute épreuve, ce n'est pas par de tels côtés qu'elles peuvent les charmer et les attirer. La faiblesse est un des attraits auxquels ils sont le plus sensibles, et si la force d'âme leur paraît enviable en leur compagne, ils n'aiment pas à la voir accompagnée d'allures indépendantes et décidées : toute force, chez la femme, doit être revêtue de douceur.

Yves, pendant ces deux jours, n'osa point, comme à l'ordinaire, s'installer de longues heures chez son ami. Il lui fit une courte visite et l'accompagna dans ses courses. Mais il laissa, le soir, sa fenêtre grande ouverte pour entendre la voix merveilleuse qui, sans souci qu'on l'écût, s'élevait, pénétrante et émue dans le silence de la nuit.

Un billet des Fresnes vint lui rappeler sa cousine. Celle-ci lui demandait assez laconiquement s'il ne désirait pas monter à cheval, et l'invitait à dîner avec la famille de Kerpont, arrivée depuis quelques jours.

Yves se décida à aller porter lui-même son acceptation aux Fresnes, et se chargea de demander, de la part du recteur, des fleurs et du feuillage pour orner l'église, la première communion devant avoir lieu le jeudi suivant.

Il éprouvait quelque embarras, un peu d'ennui, même, tandis qu'il parcourait l'avenue et la vaste pelouse des Fresnes. Le temps était à la fois chaud et humide. Le soleil, qui n'avait pu percer les épaisses nuées grises, répandait à travers ses voiles une chaleur lourde et fatigante. Les feuilles étaient immobiles ; à peine un cri d'oiseau rompait-il de temps à autre le silence de cette journée d'été.

C'était la première fois qu'Yves voyait le château par ce temps indécis et brumeux. Il trouva que sa large masse grise paraissait sombre et lourde sur ce ciel terne et plombé, et que sa grandeur s'imprégnait de tristesse. En dépit de son voisinage funèbre, le presbytère était plus gai, tout enveloppé de lianes et de vigne.

Il traversa la cour et ouvrit la porte du vestibule. Un domestique qui passait lui dit qu'il trouverait les dames sous la vérandah, et il entra dans le salon auquel faisait suite cette vérandah ouverte sur le parc.

M. Barnette, à demi étendu dans un fauteuil, faisait avec Clémentine une partie de dames, et madame de Chaubelles, un peu plus loin, lisait un roman, retenant à demi d'une main sa tapisserie qui glissait à terre.

Les joues de mademoiselle de la Fresnaye se colorèrent légèrement, mais sa voix resta tranquille tandis qu'elle demandait à Yves des nouvelles de sa mère.

« Vous ne réussirez donc pas à l'attirer à Portzbihan ? dit madame de Chaubelles, levant sur lui ses yeux moqueurs. Avez-vous pris beaucoup de truites ces jours derniers, et avez-vous entrepris sous les auspices du recteur un cours de théologie ?... En un mot, éprouvez-vous toujours le même enthousiasme pour ce pays, et comptez-vous y demeurer encore ? »

— J'ai été trop bien reçu à Portzbihan, j'y trouve

trop de ressources de tout genre pour y connaître l'ennui, et j'espère toujours que ma mère se décidera à m'y rejoindre », répondit-il d'un ton un peu bref.

Clémentine fit mouvoir une de ses dames, et dit, sans lever les yeux de dessus son jeu :

« Mademoiselle Huel est arrivée ? J'ai cru l'apercevoir hier à la messe.

— Elle est arrivée... »

Yves ne sut qu'ajouter à ces seuls mots ; mais madame de Chaubelles, fermant son livre, reprit sa tapisserie et le regarda de nouveau.

« Il nous est revenu des bruits merveilleux concernant cette demoiselle... Tout à l'heure, ma femme de chambre prétendait qu'elle chante comme un ange... Avez-vous entendu ce talent rustique ? »

Yves n'eut pas le temps de répondre.

« Le talent de mademoiselle Huel n'a rien de rustique, dit Clémentine d'un ton calme. Elle a, en effet, une voix fort belle, je l'ai entendue à Quimper, au mois de Marie.

— Ah ! c'est ce chant que vous vouliez me persuader d'aller écouter ? Mais laissez-moi vous dire, ma chère, que vous n'êtes pas gâtées en province, et que vous vous satisfaites probablement de peu... Aussi aurais-je plus de confiance dans l'appréciation de votre cousin.

— Mademoiselle Huel a une voix très rare et très bien timbrée, répondit Yves froidement. Elle n'aurait besoin que d'un petit nombre de leçons pour arriver à la perfection.

— Bravo ! Et n'entendrai-je pas cette diva de village ? Clémentine, invitez-la donc à dîner ! »

Clémentine ne répondit pas ; elle se levait à ce moment et, poussant le damier de côté :

« Vous avez gagné, grand-père, dit-elle avec l'inflexion pleine de tendresse qui animait toujours sa voix lorsqu'elle parlait à son aïeul.

— Vos voisins de Kerpont sont donc arrivés ? » dit Yves, cueillant machinalement une des roses qui retombaient du toit de la véranda.

Une rougeur soudaine envahit le visage de Clémentine, et une sorte de colère fit briller son regard.

« Oui, dit-elle d'un ton très bref, et je pensais qu'ils dîneraient avec nous demain... Mon invitation s'étendait à des amis qu'ils ont amenés à Portzbihan... Ces personnes ont refusé d'une manière presque blessante... »

Elle saisit d'un geste nerveux la tapisserie de madame de Chaubelles et, enfilant une aiguille, commença à travailler, un peu lentement, et non sans gaucherie.

Jamais, jusqu'à ce jour, Yves ne s'était senti aussi embarrassé en présence de sa cousine. Il cherchait vainement un sujet de conversation, et madame de Chaubelles, qui semblait prendre un malin plaisir à les observer l'un et l'autre, gardait un silence tout à fait contraire à ses habitudes.

« Savez-vous lire ? demanda-t-elle enfin en riant à Yves.

— Très mal, madame.

— Peu importe, ce temps nous fait mal aux nerfs à tous, et une lecture nous fera du bien... Clémentine avez-vous Musset ?

— Non, vous savez bien que je ne possède, en fait de poètes, que les classiques.

— Je craindrais de vous choquer en vous disant que c'est bien vieux et bien démodé... Comment n'aimez-vous pas la poésie ?

— Je l'aime.

— Bah ! y a-t-il de la vraie poésie dans le fatras mythologique de Corneille ? C'est héroïque, c'est merveilleux, oh ! sans doute ! Mais cela vous fait-il rêver ?

— Je ne rêve jamais.

— Je commence à le croire... Savez-vous, Clémentine, que vous êtes une personne tout à fait à part, une femme d'autrefois, égarée dans ce siècle ?

— On me l'a déjà dit, et j'en suis fâchée. »

En faisant cette brève réponse, les lèvres de Clémentine tremblaient légèrement, et elle détournait la tête. Ses regards tombèrent sur son grand-père qui, à ce moment, faisait des efforts pour se lever.

« Est-ce que vous désirez marcher un peu ? » demanda-t-elle vivement.

Oui, il voulait faire quelques pas en s'appuyant sur elle.

Elle parut bien aise de cette diversion et, soutenant sur son bras robuste le frêle vieillard, elle se dirigea lentement avec lui vers une large allée abritée.

Madame de Chaubelles se mit à rire.

« Clémentine n'est pas toujours d'humeur facile, dit-elle. On est vraiment susceptible en province. »

Yves l'interrogea du regard.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

Explication de l'Anagramme
du 24 mars :

Marée, ramée, armée.

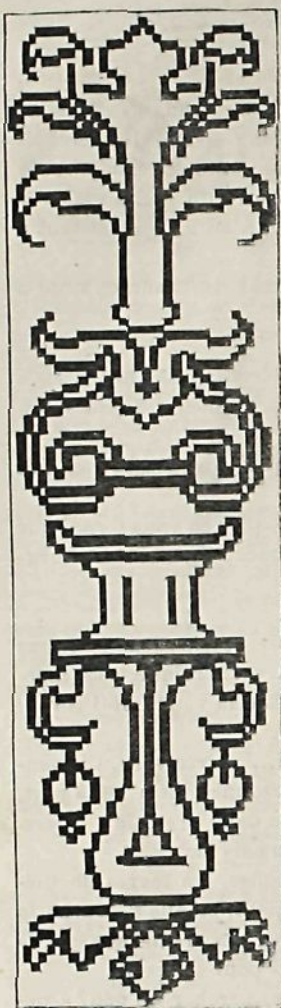
Explication du Mot Carré :

{	C	A	B	A	S
	A	T	A	L	A
	B	A	B	I	L
	A	L	I	B	I
	S	A	L	I	N

Les Patrons suivants seront donnés en Avril :

Le 7 Avril. — Pelisse-mantelet. — Robe de première communiant. — Robe-blouse pour petit garçon. — Redingote-visite. — Corsage à pattes. — Robe pour petite fille.
Le 14 Avril. — Patron découpé : Costume à paniers pour fillette de 10 ans.
Le 21 Avril. — Jaquette pour petit garçon. — Robe pour baby. — Redingote. — Corsage à basque. — Tunique.
Le 28 Avril. — Patron découpé : Robe-princesse, drapée en paniers.

A ce numéro sont joints une gravure coloriée 4409, et un supplément de gravure de chapeaux coloriée 4409 bis.



Dessin du xvi^e siècle, pour têtère, etc.

Dessin pour têtère.

Se brode au point de marque en soie de couleur, sur un tissu écreu ou blanc, et en soie blanche sur une étoffe de couleur.

Dessin pour têtère, tapis, etc.

Se brode sur une étamine écreue avec de la soie blanche ou ponceau; le fond noir indique le tissu.

Dessin pour pochette et dessous de lampe.

Se brode sur toile en points lancés avec une soie de couleur.



252

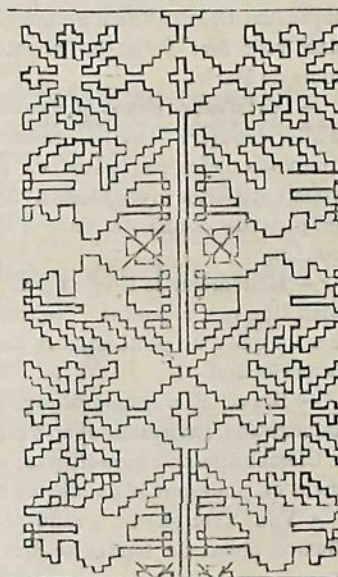
Bracelet en nickel, maison Senet, 35, rue du 4 Septembre.



Costume en drap amazone et peluche violet-prune, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.



Dessin pour tapis et têtère.



Dessin pour pochette et dessous de lampe.

Costume en drap amazone et peluche violet-prune.

Jupe en taffetas, garnie d'un plissé; la tunique est ouverte de côté, sur une quille plissée en peluche et décorée, de chaque côté, de motifs en ganse. Un relevé-pouf peu accentué sous la basque du corsage; cette basque se détache sur un gilet en peluche, dont la basque, fuyante à partir de la taille, se prolonge derrière. Un revers cerne le gilet. Col montant et parement à la manche ronde.